

Artan FUGA

Professeur à l'Université de Tirana

Membre de l'Académie des sciences en Albanie

Une Nation, pourrait-elle encore écrire son histoire sur les plateformes médiatiques numériques ?

L'arrivée d'une ère de communication basée sur les plateformes sociales numériques et les réseaux sociaux a été suivie de plusieurs conséquences importantes modifiant tous les niveaux et les secteurs de la société contemporaine. Parmi ces conséquences, il y en a nombreuses qui ont été bien prévisibles, désirables et avantageuses ; or, comme l'innovation arrive toujours avec des imprévus, au-delà d'une attitude un peu utopique du départ, on constate aussi, après trente ans, des faits et des processus qui à l'origine de la communication numérique n'étaient pas imaginés ; parfois, on ne les considère pas très bénéfiques pour la société ; en pensant à tort ou à raison qu'ils posent des problèmes sérieux nous obligeant à y réfléchir et, éventuellement, en trouver des solutions.

Ma question, comme le titre de cette exposé l'annonce, est la suivante : Qu'est – ce que se passe avec l'histoire nationale en tant que récit commun, au moment où la communication digitale sur les plateformes et les réseaux sociaux est devenue trop fragmentaire, interactive, métaphoriquement « clanique », c'est-à-dire communautariste ?

1. Un souci méthodologique de plus

Ce n'est pas par ce texte qu'on essaierait de reprendre les termes d'un débat qui dure depuis des siècles concernant le statut épistémologique de la narration historique. Evidemment, faire un bilan de la richesse des attitudes théoriques déjà élaborées sur cette question-là exige un travail qui dépasse largement les dimensions relativement réduites et modeste de cette contribution. De plus, l'évolution de ses modèles théoriques et philosophiques concernant la compréhension du statut épistémologique de la narrativité historique constitue en elle-même une histoire à part et fait partie de l'histoire générale de la société. La pensée théorique portant sur l'histoire générale de la société a connu elle-même une évolution historique. En tant que telle, elle est soumise aux mêmes problèmes, aux mêmes doutes et aux mêmes hésitations méthodologiques qu'elle essaie de résoudre.

Avec Emanuel Kant, nous pourrions poser le problème crucial de la façon dont chaque génération entreprend la reconstruction de son histoire passée. Est – ce que c'est notre histoire passée qui détermine notre Ego collectif actuel, ou par contre, effectuons-nous une reconstruction de notre histoire passée à partir de l'ensemble de nos concepts, de nos préjugés

et de notre modèle culturel actuel ? Dans cette optique, nous pouvons toujours réfléchir sur notre histoire tout en n'abandonnant pas l'hypothèse qu'elle reste probablement et pour toujours un reflet de notre propre état actuel de sociabilité, donc une projection assez pâle du présent sur le passé.

Avec Georges Simmel nous pouvons aussi nous interroger sur notre droit et notre légitimité à rythmer avec les mêmes cadences la durée du temps naturel et celle du temps historique et social. Que pourrait-on considérer faits contemporains et instantanés les uns avec les autres ? Ceux qui se produisent presque pendant les mêmes moments et les mêmes périodes du calendrier naturel solaire, ou, inversement des faits et des événements historiques qui se produisent durant des époques qui, socialement parlant, partagent les mêmes caractéristiques sociales et historiques. Ainsi, on ouvre un débat profond et compliqué sur l'instantanéité du temps historique.

Avec Edmund Husserl, quand il réfléchissait sur la crise des sciences européennes, nous pouvons nous promener sur une autre piste épistémologique importante. Le phénoménologue, basé probablement sur son concept de l'intersubjectivité, considère que ce que nous appelons parfois « un fait », donc « un fait historique » aussi, représente en lui-même une construction subjective. En mettant le monde « entre parenthèses », dans cette perspective le fait historique apparaît plutôt comme un phénomène, donc une réalité idéale. La scission culturelle et socio-politique de la société durant des moments graves d'une éventuelle crise politiques ou civilisationnelle de la société contribue à une déchirure profonde de cette intersubjectivité. Par conséquent, cette dernière mène à l'effacement d'une quelconque distinction épistémologique entre ce qu'on appelle « faits » et « non – faits » historiques et naturels, donc entre le « réel » et le « non-réel », ou l'irréel ; entre l'ontique et le gnoséologique, entre le « cogito » et le « cogitata ».

Ainsi, l'histoire des nations appelés « nations divisées », selon le concept de Samuel Huntington, n'arrive même pas à établir des critères épistémologiques communs, nécessaires pour constituer des « faits historiques réels » admis par toute la société. Pour une partie de la société on considère « faits historiques » importants, ceux qui dans l'optique de l'autre partie ils ne représentent qu'une construction d'artefacts historiques illusoire et irréels.

Ce que Edmund Husserl considérait comme un statut épistémologique et déontologique lié à une situation de crise scientifique, John Dewey le considérait comme une hypothèse paradigmatique qui devrait conduire la recherche historique et sociale même sur des sociétés considérées dans état normal de leur évolution. Les groupes sociaux appartenant à des masses populaires et ceux représentant des élites, ayant deux expériences de vie différentes et contradictoires, deux vécus collectifs contrastés, divisés en fonction de leurs statuts sociaux, ne peuvent pas, selon l'approche pragmatiste, ne pas élaborer deux cultures différentes, deux façons contradictoires de voir les faits sociaux, deux approches divergentes, souvent irréconciliables, sur l'histoire.

2. Le récit historique sur les plateformes numériques et les réseaux sociaux

Actuellement, comme une base de données assez abondante le prouve entièrement, dans nos sociétés albanophones et bien sûr dans un cadre encore plus large, global, on vit dans une situation radicalement nouvelle. L'histoire de la Nation est écrite et re - écrite principalement sur les plateformes sociales numériques. Même dans les cas où on articule un récit historique linéaire au cours d'un manuel d'histoire ou au cours d'un documentaire télévisuel, la plupart des gens, surtout des individus appartenant aux nouvelles générations, le lisent, le regardent, le consomment sur des plateformes numériques sociales, sur le petit écran, et selon un rythme temporel particulier et un agenda personnel.

Nos recherches nous ont montré clairement qu'actuellement le temps passé sur l'écran d'un téléphone portable, ou en navigant sur les réseaux sociaux, en regardant des vidéos de courte durée sur des plateformes sociales, etc., dépasse largement celui que l'on passe en lisant des livres, des textes, des manuels historiques de tout genre, dépassant également le temps passé devant un écran de télévision. Cela concerne généralement l'ensemble de la société. Entre-temps, quand il s'agit du comportement des audiences d'un jeune âge, les données affirment depuis des années la suprématie de la consommation des contenus historiques édités sur les plateformes sociales sur ceux affichés et articulés sur les autres supports médiatiques.

Pendant des siècles l'histoire a connu une longue évolution en tant qu'écriture véhiculée sur des plateformes de médias diverses. Nous la trouvons écrite sur des surfaces des parois des caves habitées par les hommes pré - historiques, sur des plaques de pierre, sur des papyrus, des livres, des écrans de télévisions, et maintenant sur des plateformes sociales. Ici, nous empruntons la sage formule interprétative de Marshall Mc Luhan affirmant que le médium, c'est le message. Donc, la technologie avec laquelle on articule le contenu influence largement le contenu en question. Dans cette optique-là, il paraît très intéressant le lien établi par Paul Claudel en 1925 entre la langue latine ayant une forme régulière, presque monumentale, et le fait historique qu'à l'origine elle a été écrite sur des plaque de pierre. « La langue latine, ancienne et moderne, est conçue pour toujours à être écrite sur pierre. Les premiers livres représentent une beauté architecturale. »¹

Pourrait-t-on dire que le récit historique écrit sur le support technologique numérique nous révélerait une autre mise en forme de l'histoire que celle écrite sur des livres ? Nous fait-il donc découvrir, par conséquent, un autre passé historique que celui révélé par des textes écrits sur papier ? Nous met-il face à une autre narrativité discursive historique ?

Il est certainement un fait bien connu que la communication des contenus sur les réseaux sociaux et les plateformes numériques sociales représente certaines caractéristiques imposant des formes nouvelles d'écriture historique, de nouvelles formes de mise en perspective de l'histoire et de formes alternatives d'assimilation par les audiences des contenus affichés.

Sans vouloir me retarder là-dessus, citons brièvement dix caractéristiques essentielles.

1. **Le récit historique est devenu trop fragmentaire.** Cela est produit du fait qu'il est articulé davantage sous la forme des *posts* et des commentaires édités sur des réseaux sociaux. Il est circulé sous la forme des vidéos très courtes de quelques petites minutes, si ce n'est sous la forme de *reels*. La linéarité de la narration historique est également brisée à cause de la nouvelle technique d'avoir accès sur les contenus portant sur

¹ Voir : Jean-Claude Carrière et Umberto Eco, *N'espérez pas vous débarrasser des livres*, p. 252 (cité selon l'édition en albanais, Les Editions Dituria, Tiranë 2024)

l'histoire. Ce n'est plus l'auteur de la narration historique qui impose son rythme, sa direction, sa mise en perspective temporelle à son récit. Au contraire, ce sont les audiences qui tirent ce qu'elles veulent entendre, voir, lire, selon un rythme, des cadences et une durée de temps qu'elles souhaitent appliquer pour recevoir le récit narratif historique.

2. **Le récit historique est devenu presque frénétique.** Le narrateur sait très bien que ses audiences n'ont ni le temps, ni la patience, ni la capacité psychologique à supporter de longs récits linéaires méthodiquement développés, traversant graduellement les phases de l'évolution historique. Le public est trop pressé. Ainsi les auteurs essaient plutôt de faire des déclarations sur l'histoire que d'élaborer un vrai récit historique. On se soucie encore moins à argumenter sa version de l'histoire. Par conséquent, cette dernière devient de plus en plus une forme de déclaration solennelle ouvrant la voie à toutes les manipulations et les interprétations subjectives possibles.
3. **L'histoire devient un produit plutôt médiatique que scientifique.** Le médiatique s'impose largement au scientifique. Le narrateur fait beaucoup plus d'efforts à respecter certains critères de journalisme que ceux de la science historique. Il raconte plutôt des faits concrets et contextuels selon la technique de la pyramide renversée, sans pouvoir développer des arguments approfondis sur le cours de l'histoire. En plus, le rôle de l'historien est réduit à celui d'un expert au service du journaliste. Il est cité, mais ce n'est plus lui qui devient le narrateur des faits historiques. Ce qui détermine l'agenda du récit historique ce n'est plus un calendrier relatif à la commémoration des événements historiques, mais le logiciel de l'intelligence artificielle orienté par le nombre des clics sur des contenus historiques les plus impressionnants pour les audiences.
4. Dans pas mal de cas le statut du narrateur, le sujet ayant le statut du narrateur, le fameux « S », si l'on se permettait à faire référence à une réflexion de Paul Ricoeur, se dégrade davantage. **Il n'est plus l'historien, non plus un journaliste professionnel, mais souvent un influenceur, un militant, un propagandiste, un homme politique, etc.** Le statut du « S » de Ricoeur influence le contenu, donc le « R », le récit historique. Nos recherches nous montrent clairement que cela a un impact très important sur la base documentaire et les fondements référentiels du récit historique. Les documents historiques ont un champ d'utilisation de plus en plus réduit dans le cadre du récit historique numérique. On est plutôt attiré par des images qui créent souvent l'illusion que ce qui est vu sur l'écran est forcément vrai. La perspective des manipulations suite à un jeu subtil de traitement subversif et maladroit des images est largement ouverte.
5. Les gestionnaires de la communication numérique articulée sur les plateformes sociales savent très bien que la survie de ces dernières dans le marché fortement concurrentiel des nouveaux médias **dépend largement du trafic produit par les contenus audiovisuels qui attirent l'attention du public.** Ce dernier facteur est primordial et souvent décisif quand on essaie de mesurer la rentabilité du travail réalisé. L'efficacité des réseaux et des plateformes sociales à générer du trafic n'est pas lié directement et exclusivement à la quantité des contenus circulés pendant une certaine période de temps. Paradoxalement, elle n'est pas une simple variable fonctionnelle de la qualité de ces contenus sur le plan culturel et professionnel.

Tout cela est vrai pour les plateformes sociales numériques et les réseaux sociaux animés par des amateurs de la communication ou par d'individus qui exercent une pratique communicationnelle simplement comme une activité de loisir, sans aucune autre

prétention. Or, la logique et la stratégie suivies par les plateformes sociales dirigées par des influenceurs, des organisations, des groupes ayant une identité structurée autour d'une cause commune, ou considérée comme des prolongements des médias écrits ou audiovisuels professionnels, par exemple des chaînes de télévision, sont centrées sur un seul paramètre. Ce dernier est imposé par la nécessité de faire produire une grande quantité de « *views* », de « *shares* », de « *clics* ». C'est la bataille pour des « *clics* » qui est largement ouvert.

Un bon contenu, c'est un contenu qui possède la capacité de produire du « *reach* », donc attirer les audiences. Le problème, c'est que les techniques de faire attirer l'attention du public dépendent directement du fait de l'interactivité avec les audiences. Ce sont les audiences qui attirent les contenus, ce ne sont plus les plateformes numériques et les réseaux sociaux qui distribuent les vidéos et les textes édités.

Il est largement vérifié que les publics affichent un goût particulier pour ce qui est scandaleux, dramatique, irrationnel, exceptionnel, inouï, extraordinaire, mythique, héroïque, tout en tournant le dos à une narration qui probablement suit fidèlement un cours bien réel, mais trop ennuyant, de l'histoire. Ainsi, la représentation de l'histoire devient de plus en plus semblable à une fiction purement imaginaire. Surtout, en images, on nous présente plutôt une histoire qui est conforme principalement aux standards d'une production filmique que ceux d'une recherche scientifique. Plus, ces contenus textuels ou audiovisuels sont consultés par un public vaste, plus ce sont ces types de représentation de l'histoire qui apparaissent prioritairement sur les petits écrans, ou sont choisis par les moteurs de recherche. **Se sont les contenus audiovisuels émotionnels, parfois représentant une approche subjective de l'histoire qui occupent le premier plan devant le regard du public.** Une histoire linéaire des événements passés se trouve par conséquent abandonnée et petit à petit tombée dans l'oubli.

6. Sur les plateformes sociales, l'histoire avec une « H » en majuscule est considérée pas du tout intéressante par les publics numériques. Souvent, on prétend, peut-être en donnant de bons arguments, que cette version de l'histoire nationale qui tente à donner seulement les lignes principales du cours des événements historiques en laissant ses détails à sa périphérie n'est pas appropriée au fonctionnement des plateformes sociales numériques.

La critique de la part de Karl Popper, déployé dans son ouvrage dont le titre en français est *La misère de l'historicisme*, est déjà bien connue. Dans son ouvrage, il a développé une critique détaillée et profonde de l'historicisme. Selon ce dernier, l'histoire suit un cours prédestiné depuis son origine temporelle, elle va inéluctablement vers une fin ultime découverte au préalable par les savants qui se prennent plutôt comme des prophètes. Cet historicisme devenu le socle idéologique des dictatures, Karl Popper nous le dit clairement, prétend légitimer un seul récit historique, entièrement « objectif », unique et exclusif. L'histoire devient ainsi une forme de propagande. Elle se transforme tout en devenant partie prenante d'une idéologie dominante censurant ainsi toute autre récit historique alternatif.

Dans sa version numérique articulée sur les réseaux sociaux, l'histoire subit un traitement tout-à-fait différent par rapport à sa version historiciste ancienne. Durant l'époque de la communication numérique, le récit dominant manifeste une tendance à s'éclater en plusieurs directions. Malgré cela, à la place d'une seule version majeure et déterministe de l'histoire, donc d'une histoire marquée par une « H » en majuscule, nous n'avons pas encore des histoires complémentaires entre elles. L'heure

des récits historiques avec une « h » en minuscule n'est pas encore arrivée. On est encore très loin de l'arrivée des versions historiques affichant une modestie épistémologique basée sur une conscience mature des auteurs par rapport à leur statut narratif.

L'essentiel d'une histoire avec une « h » en minuscule réside dans son inspiration à reconnaître consciemment le fait primordial qu'entre ce que l'on raconte et les événements réels historiques n'a pas de superposition absolue. La mise en perspective de l'histoire passée véhicule nécessairement des points de vues marqués par la relativité des approches élaborées, contient un subjectivisme venant de l'angle de la considération de l'histoire et les intérêts des acteurs sociaux qui produisent le récit historique en question. L'histoire selon le récit avec un « h » en minuscule n'obéit pas à une « loi d'acier » qui aurait déterminé au préalable l'avenir des événements historiques racontés. Ce que nous pourrions connaître de l'histoire passée dépend largement des faits connus, des documents obtenus, des matériels possédés, des souvenirs stockés, etc., transmis du passé, arrivés jusqu'à nos jours. Notre approche historique est limitée. Elle ne pourrait pas prétendre à reproduire sous la forme d'une copie conforme le cours de l'histoire passé.

Pendant la période dominée par le récit historique numérique et social, malgré une mosaïque infiniment riche des versions historiques portant sur les mêmes événements du passé, **le récit historique multiple reproduit encore le même historicisme** critiqué par Karl Popper.

On se retrouve en face d'une réalité narrative surprenante. Nous avons déjà devant notre regard plusieurs récits historiques gardant les caractéristiques de l'histoire avec une « H » en majuscule. Chaque version de l'histoire est valable seulement pour la communauté qui se reconnaît en elle. Chaque version racontée prétend être la seule qui porte une « objectivité » exclusive. Elle prétend véhiculer l'unique « vérité absolue » de l'histoire face aux mensonges et aux manipulations des versions concurrentes développées par des groupes sociaux rivaux. Elle se dit avoir été fondée sur les lois réelles du cours de l'histoire, considérant que ce dernier possède une direction fondée depuis les temps très anciens, allant inéluctablement vers une fin logique et prédestinée. On n'a pas pu dépasser la version historiciste de l'histoire, critiquée par Karl Popper, élaborée par des penseurs comme Platon, Marx, etc. Au contraire, on est enfoncé dans **une période particulière marquée non plus par une seule version historiciste dominante, mais par des historicismes, donc un historicisme au pluriel**. L'histoire devient une croyance qui gagne le statut exclusif d'une vérité absolue, valable exclusivement pour chaque communauté sociale particulière, semblable au statut narratif des mythologies claniques d'une autre époque. Chaque clan développe sa propre symbolique mythologique.

7. **L'histoire comme forme d'écriture n'est plus une affaire des élites savantes.** Dans les forums des médias en ligne, sur les plateformes sociales, les réseaux sociaux, etc., une foule dite « intelligente » participe passionnément à la reconstruction spontanée de l'histoire passée. Des commentateurs passionnés rajoutent pas mal d'éléments complémentaires accentuant la dimension émotionnelle des récits des influenceurs militants qui interprètent les faits et les événements historiques selon leur propre perspective engagée et animée par des préjugés fondamentales de leur environnement. Les « foules intelligentes » suivent les passions des narrateurs militants des faits historiques. Elles ressemblent parfois à ces soldats applaudissant et appuyant

frénétiquement les œuvres et les ordres de leurs chefs de guerre. Parfois, on les utilise comme de cœurs massifs qui avec leurs cris, leur langage de haine, leur violence verbale, condamnent à la silence les auteurs des récits historiques alternatifs.

8. La commémoration des événements historiques, les récits portant sur des personnalités de l'histoire, la célébration de diverses dates historiques de la nation, etc., deviennent une excellente occasion pour développer et **affirmer des prises de positions conflictuelles entre des interprétations divergentes sur des questions historiques débattues**. En effet, l'histoire n'est plus une affaire qui ne concerne que la reproduction imaginaire du temps passé. La durée historique n'existe pas. Le passé a perdu ainsi sur le plan pratique et épistémologique son statut particulier. On a l'impression que l'on vit dans un « présent passé » ou dans « un passé présent ». Le temps historique est devenu très condensé. L'histoire n'est pas considérée seulement comme une redécouverte des temps déjà révolus, froids, terminés, figés une fois pour toutes, achevés. Loin de là, le passé est re - actualisé. Les déchirures du passé sont considérées comme des lignes de démarcation, toujours présentes et actives pendant nos jours également. On réclame toujours une dette considérée comme si elle n'est pas encore honorée. Il s'agit d'une dette éternelle qui se reproduit d'une génération à l'autre justement comme une sorte de « péché éternel ». On a toujours des règlements de comptes à faire. Le coupable n'a pas pu encore et ne peut jamais expier ses crimes réels ou imaginaires. On ne se débarrasse jamais du poids d'une obligation à la vengeance qui interpelle la génération actuelle depuis les tombes du passé. On a toujours une revanche à prendre.
9. On n'a pas besoin de documenter l'histoire. **Elle devenue une question d'évidences**. On croit tout ce qu'on nous raconte. Il suffit d'être un récit qui est construit par quelqu'un qui fait partie de notre camp. Il suffit qu'il soit des nôtres. On amplifie d'une année à l'autre la culpabilité des membres du clan adverse ; on répète un récit historique qui raconte avec la même tonalité passionnée et passionnante les crimes des autres, les sacrifices des nôtres ; on monumentalise nos actes historiques, notre vérité, notre honneur. Cela est due au fait que plus le temps passe plus les témoins de l'histoire passée diminuent en nombre. Les souvenirs du passé deviennent de plus en plus des tabous. Qui ose toucher ces interdits devenus des symboles purifiés et pétrifiés, mérite d'être lynché en public. Les souvenirs de notre héroïsme s'embellissent encore plus en fonction du fait que la distance avec le passé devient plus importante. On oublie nos fautes et nos erreurs, notre part de responsabilité dans la production des crimes, des déchirures, des conflits violents, des décès et des morts des innocents pendant l'histoire. L'histoire numérique en tant que récit clanique articulé sur les plateformes sociales devient une question de croyances. Le groupe social croit à tout à une condition nécessaire remplie : Tout doit rentrer dans les cases des préjugés et des structures figées de la mémoire collective du groupe en question. On y croit, on ne raisonne pas !
10. **Les personnalités historiques de la Nation perdent leur sainteté basée sur un accord commun plébiscitaire construit pendant des décennies et des siècles**. Le héros national risque d'être traité comme un aventurier qui a voulu nager au sens inverse d'une histoire considérée comme le cours normal des choses ; le martyr est souvent considéré comme une victime occasionnelle des événements historiques passés ; les fondateurs de la Nation sont pas mal reprochés parce qu'on leur demande de ne pas avoir pu réaliser un programme politique fixant des objectifs maximalistes ; les collaborationnistes deviennent pragmatistes, les résistants deviennent des anarchistes têtus : enfin, les héros des uns représentent les pires ennemis des autres.

3. De l'historicisme vers des événements historiques sans histoire

L'historicisme se maintient. Au début de cette ère du numérique, les espoirs étaient pleins de promesses. On rêvait d'une façon quelque peu utopique qu'enfin on était arrivé à un moment de démocratisation du récit historique. En effet, le numérique a donné des coups mortels à l'historicisme. Le récit unique, totalitaire, une version exclusive de l'histoire, une interprétation dominante de propagande centralisée de l'histoire, l'histoire des textes et des manuels rédigés et imprimés sous l'autorité de l'Etat, etc., ont pris fin. Si cela est appelée démocratisation, alors oui, nous vivons dans une époque de la démocratisation du récit historique. Chacun pourrait, en effet, créer sa version des faits historiques et du cours de l'histoire, chacun pourrait créer son propre musée, chacun pourrait avoir sa voix entendue partout dans notre planète racontant l'histoire selon ses souhaits et ses propres convictions.

Or, comment faire la part des choses ? **Comment distinguer la démocratisation du populisme d'un récit historique de masse ?** Démocratisation du discours historique et vérité historique, sont – elles deux valeurs qui pourraient aller ensemble ? Jusqu'où ?

L'historicisme devient au pluriel : historicismes ! Chaque communauté, parfois chaque influenceur, chaque charlatan même se permet tout naturellement à construire son récit historique, contre celui des autres, autant exclusif, certain, complet, indubitable, « objectif » comme le récit de ses rivaux et de ses ennemis.

Le récit des vainqueurs a perdu son statut primordial dominant. Heureusement ! L'histoire maintenant est aussi écrite par les vaincus, également. Les vaincus, de plus, demandent des comptes au vainqueurs. Heureusement ! Malgré ce nouveau rapport de forces, l'histoire des deux côtés, celle des vainqueurs et celle des vaincus, ne dépasse les paramètres d'un récit historiciste.

La narrativité historique est brisée, même éclatée en un bouquet de récits convergents. L'histoire a complètement changé son rôle et sa fonction sociale. Elle ne peut plus être le socle commun d'une solidarité spirituelle nationale. Elle est devenue plutôt un instrument de discorde. On a l'impression que ce sont plusieurs nations qui vivent à l'intérieur d'une seule. On croyait que la Renaissance Nationale avait déjà créé la nation albanaise au dix-neuvième siècle, dépassant ainsi les divisions régionales, religieuses, culturelles, etc. Or, les réseaux sociaux et les plateformes sociales numériques ont remise au centre du débat encore une fois la question de l'identité collective nationale.

Le récit historique est devenu fragmentaire. Donc, par conséquent, on se retrouve à des faits historiques concrets pour les uns, en effet, des non – faits historiques pour les autres, mais de toute façon il s'agit de faits historiques isolés du cours d'une histoire pensée en tant que tel. On a des faits historiques relatés numériquement mais on n'a plus de l'histoire qui englobe, rend compréhensibles, encadre, désigne les contours des événements historiques.

La mémoire collective devient histoire, récit historique subjectif, ignorant les faits non désirés, ayant la prétention d'être un discours objectif. On prend pour histoire ses souvenirs personnels, ou les souvenirs familiaux, collectifs, transmis d'une génération à l'autre. Les souffrances humaines passées deviennent le centre de la narration historique. L'histoire est devenue un instrument utilisé pour exorciser les souffrances vécues personnellement, collectivement, directement ou celles des autres, des parents, des cousins, des générations anciennes. La torture, l'assassinat, la violence, la surveillance, le viol, etc., se mettent au centre du récit historique. Les acteurs historiques se divisent en bourreaux et victimes.

Cette mémoire collective souffrante qui pendant des décennies a été retenue en état de censure et de négation, enfin explose. Elle renverse tout ce qui a été dit auparavant ! On n'est pas au-delà du bien et du mal, mais dans une situation où le mal est devenu le bien, et le bien est devenu le mal. La démocratisation de la communication numérique fait apparaître une « histoire volcanisée ». Le contre-récit historique sort des abîmes profonds où la version autoritaire de l'histoire l'avait enfermé.

La « paix romaine » imposée par la version officielle de l'histoire a pris fin. Un univers de récits historiques divergents est accompagné d'une explosion de haines discursives réciproques. Les réseaux sociaux en démocratisant la communication massive ont amplifié également les haines auparavant retenues sous la pression de la dictature intellectuelle et de la terreur politique. Les communautés qui se sont combattues entre elles pendant l'histoire, se haïssent réciproquement dans le présent en accompagnant leurs mises en perspective de l'histoire avec des offenses, des stigmates et avec une haine verbale sans limite adressée contre leurs adversaires.

Le statut des acteurs sociaux qui participent au récit historique sont devenus trop confus. Le journaliste devient spécialiste des archives, le militant s'érige en auteur prétendu avoir une vue objective sur le passé, l'homme politique établit des faits historiques isolés dans le cadre de sa stratégie électorale, le témoin d'une histoire partielle devient l'observateur omni-compétent de toute la période historique en question, le simple participant dans un événement historique intègre des positions comme s'il était un stratège, un commandant, une personne qui décidait sur le cours des combats ou des événements historiques en question. Les audiences deviennent souvent auteurs du récit historique. Les faux témoins ne sentent plus aucune crainte pour s'approprier un statut authentique sans avoir de témoignages à l'appui. On fait des témoignages sur des faits qu'aucun être individuel ne pourrait être capable de percevoir directement. Le statut du témoin prend les dimensions d'un Dieu capable de tout savoir.

Un auteur-morphisme exacerbé met chaque narrateur au centre de l'histoire nationale, plus encore, au centre de chaque événement historique, davantage, au centre de l'univers. Celui qui raconte sait tout ; il est dans le bon côté de l'histoire ; c'est lui l'incarnation des valeurs les plus hautes de l'humanisme, c'est lui qui a eu toujours raison sur ses adversaires ou ses compagnons de combat ; il n'a commis aucune erreur par le passé, ce sont les autres qui avaient raté la bonne direction de l'histoire. Il croit faire partie d'une organisation, d'un groupe social, d'un parti politique, d'une institution, etc., qui représente le progrès, l'incarnation des meilleures valeurs de la nation. Plus encore, sa langue est à l'origine de toutes les langues de la planète. Les

héros des nations voisines ont sûrement une origine albanaise dissimulée par les propagandes adversaires. Nous avons les meilleures plages du monde. Nous avons inventé le viagra. L'Intelligence artificielle également.

4. Que faire ?

Est-ce que la technologie numérique a mis fin à un récit historique linéaire ? Est-ce que à l'époque numérique, les nations risquent d'autodétruire le récit historique commun en tant qu'instrument constructeur des identités nationales ? Est-ce que les réseaux sociaux contribuent à un chaos de récits historiques divergents ?

Loin de nous la fatalité. Or, l'école doit éviter d'être le dernier abri de l'historicisme. Le chaos des récits historiques conflictuels est dans une certaine mesure une réponse erronée à une version dogmatique, non convaincante, autoritaire, de l'histoire développée par des manuels scolaires.

L'enseignement de la philosophie de l'histoire doit reprendre ses territoires dans la culture cultivée et dans les savoirs distribués par l'école. L'histoire en elle – même, en tant que récit, ne pourrait pas nous offrir la méthode selon laquelle les historiens écrivent l'histoire.

Les historiens professionnels doivent sortir de leur cabinet, est se manifester sur la place publique numérique. Les audiences sont plutôt sur les plateformes sociales et sur les réseaux sociaux, malheureusement pas sur les monographies lourdes en tant que techniques de production des savoirs historiques.

Des plateformes sociales et des chaînes de télévision conduites par des paradigmes historiques scientifiquement élaborés doivent assumer un rôle actif dans la construction historique du passé.

Des musées et des archives, des expositions et des objets du patrimoine historique des nations, doivent repenser leurs stratégies en fonction des défis imposés par la technologie numérique, tout en profitant des avantages qu'elle apporte à la divulgation des savoirs.